Publié dans Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique) 18, 83-88, 1992
qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

René Jeanneret

et

l'Université du troisième âge de Neuchâtel

Pierre Marc

Séminaire des sciences de l'éducation

Université de Neuchâtel

L'idée de mettre sur pied des activités universitaires à l'intention d'étudiants aînés se fait jour à Neuchâtel en 1976[1], entre timidement en application en 1977 avec la mise sur pied de deux cours[2], rencontre suffisamment de succès pour que plusieurs conférences soient organisées les années suivantes et pour qu'une organisation à part entière, dite *Université du troisième âge*, fonctionne à partir de 1980, dotée dès l'origine d'une antenne dans le Val-de-Travers, plus tard d'une autre à La Chaux-de-Fonds. L'UTA de Neuchâtel est gérée par une Commission paritaire d'une douzaine de membres et par une direction, que René Jeanneret assure depuis sa création[3].

Le nombre des personnes qui fréquentent l'UTA s'élève, régulièrement et vite, au fil des années, au point de représenter maintenant un effectif de près de 600 étudiants, ce qui compte tenu du bassin de population concerné représente un nombre considérable[4] L'impact de la personnalité de René

---

1 La première *Université du troisième âge* est créée en 1972 à Toulouse par Pierre Vellas. A Neuchâtel, l'impulsion est donnée par le recteur Jean-Blaise Grize, qu'on a plaisir à saluer ici.

2 Consulter *Universités du troisième âge en Suisse*, dir. R. Jeanneret, Lang, Berne, 1985, notamment pp. 105-111).

3 La direction est unilatéralement nommée par le rectorat.

4 Si cette augmentation est générale dans les UTA de la Confédération, elle semble particulièrement marquée à Neuchâtel. Les chiffres étant recueillis de manière hétérogène d'une UTA à l'autre, on ne les a pas comparés directement. D'ailleurs la compétition entre UTA que sous-entend une telle comparaison est désagréable. Mentionnons pour mémoire les nombres des étudiants qui fréquentent l'UTA de Neuchâtel depuis ces cinq dernières années:

Jeanneret sur l'apparition et le développement de l'UTA de Neuchâtel mérite d'être mis en évidence, comme méritent d'être soulignées quelques idées centrales qu'il a émises ou développées lui-même.

1) L'idée de vieillesse

Idée qui s'évapore singulièrement dès qu'on l'étudie, et prend corps quand le langage de tous les jours en prend seul possession... L'avons-nous dit qu'*être retraité, c'est être déclaré vieux* [5]! L'image sociale de la vieillesse déborde fort la sensation biologique: «Dis-moi quelle est la condition de la vieillesse, je te dirai quelle est la société»[6]. L'individu ainsi invité à s'appréhender vieux plaque sur son état les stéréotypes et préjugés sociaux relatifs à la vieillesse. Car la vieillesse physique existe, nous le savons tous, mais c'est la vieillesse sociale, plus impitoyable, qui modèle le troisième âge.

Certes notre société tient compte des vieillards; peu, parfois, mais quand même; cependant elle les met hors-circuit, eux qui soi-disant ne seraient plus bons à produire... En 1970, Simone de Beauvoir imaginait déjà une lente diminution du temps de travail en remplacement de la coupure brutale en quoi consiste le départ à la retraite[7]. Nul doute que René Jeanneret saura l'écouter, même si l'expression de *retraite à la carte* reste malheureusement chez nous lettre morte.

Quelle toute-puissance que celle de cette idée économique qui sépare les âges de la vie en autant de tranches que distingue leur capacité de production; étranges castes qui finissent par ne plus communiquer entre elles, ou mal, et développent chacune vis-à-vis des autres des images figées. Et ce nouveau racisme: l'*âgisme*.

1987/1988	1988/1989	1989/1990	1990/1991	1991/1992
412	420	450	469	557

[5] R. Jeanneret & P. Marc, Recherche, participation et intégration des savoirs : un concept organisateur pour les UTA, *Vous avez dit... pédagogie*, février 1991, 100 p.

[6] P. Vellas, in R. Jeanneret, *op. cit.*, p. 9.

[7] S. de Beauvoir, *La vieillesse*, Gallimard, Paris, 1970.

Serait-ce ton tour de dire, René, comme te l'a rapporté l'un de tes interviewés: «Je ne sais si la société a besoin de nous, mais nous, nous avons besoin d'elle, de nous sentir encore intégrés... Je me sens encore faire partie de la société et me refuse à entrer dans quelque ghetto que ce soit: donc le rôle de la société et mon rôle se confondent solidairement.»[8]

Vieillir dégrade, mais ce n'est pas une tare. Heureusement. Espérons que l'Europe sache faire face, elle qui se ride massivement; espérons qu'elle n'aille pas nier le vieillir dans un rajeunissement de façade à tout prix, de gonflette et de maquillage. En tout cas un long travail reste à entreprendre. «Si nous n'acceptons pas le vieillissement comme une nouvelle donnée démographique, si nous continuons à le considérer comme une somme de pertes et non comme un gain, alors il est clair que nous sombrerons dans une forme de névrose puis psychose sociale» craignent à juste titre les gérontologues[9]. Approfondissons l'idée de J.-P. Rageth d'une responsabilisation politique des aînés et d'initiation par les UTA d'un *Parlement des aînés*, regroupant bonnes volontés et associations existantes, savoirs et expériences. Pourquoi voudrions-nous donc annuler l'expérience accumulée des années durant...? Quelques technologies récentes auraient-elles tant modifié la «nature humaine» qu'il serait bon d'oublier les manifestations d'antan de cette dernière?

L'homme seul n'est pas un homme, dit le philosophe. Ce que confirme le psychologue: l'on ne se construit et vit que par l'oeil du social. Or l'individualisme actuel accentue notre vulnérabilité face à l'échéance finale; c'est pourquoi rides et maladies nous hérissent, et c'est pourquoi nous rejetons leurs porteurs. D'où notre confusion entre vieillesse et mort, que le responsable d'une UTA perçoit vite : la vieillesse nous est indigeste en proportion directe de notre négation de la mort. Aussi rarement éden qu'enfer, la vieillesse ne saurait déclencher plus d'admiration que de

[8] In R. Jeanneret, *op. cit.*, p. 176.

[9] M. Levet-Gautrat & A. Fontaine, *Gérontologie sociale*, PUF, Paris, 1987, (pp. 120-121).

défaitisme. Comme tout âge de la vie, elle est l'occasion d'un effort et d'une vigilance[10]

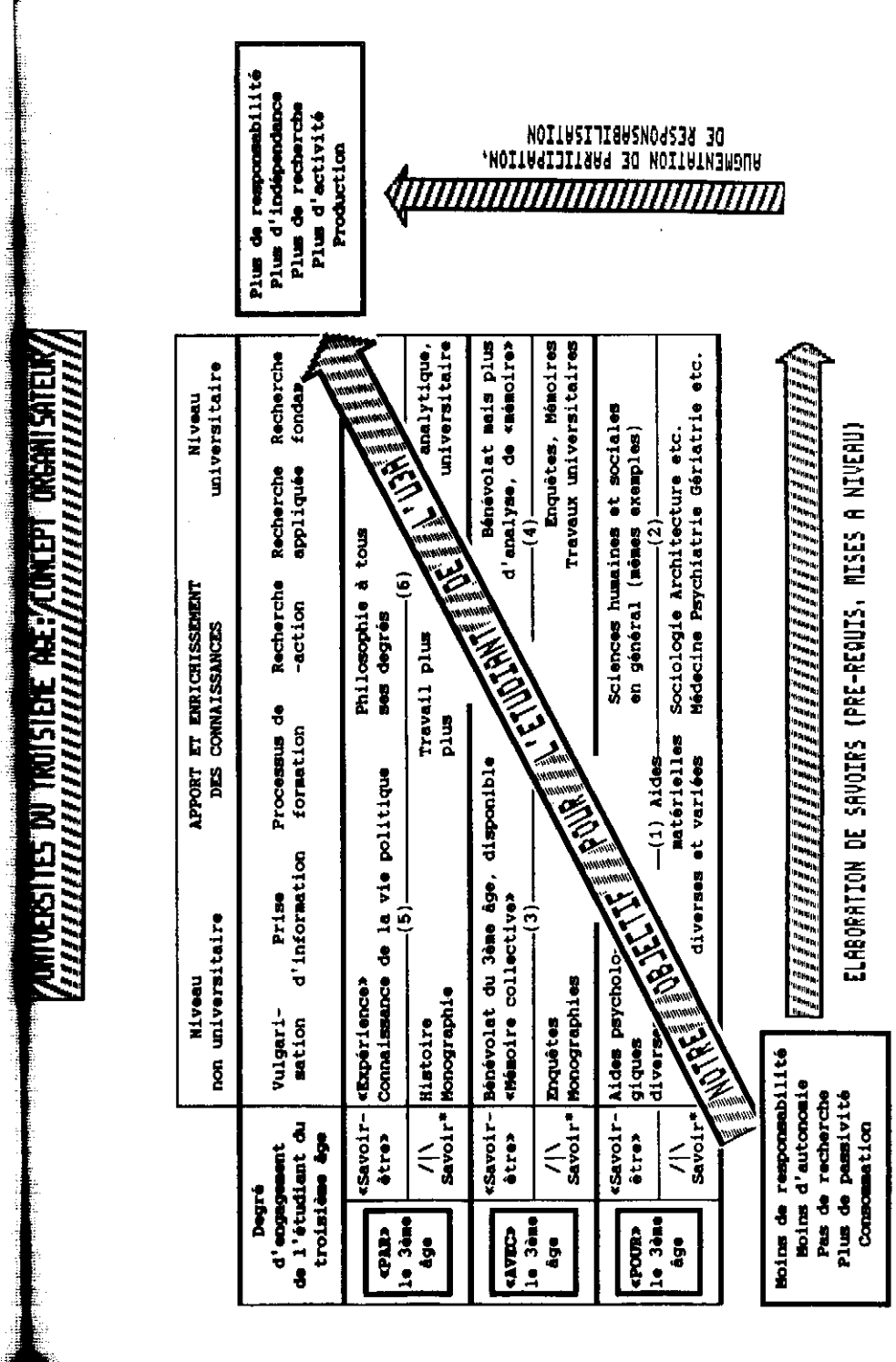
2) Une culture à l'UTA

René Jeanneret a bien compris aussi que l'UTA requiert moins de s'assigner un but culturel que de *promouvoir les possibilités d'un essor culturel*. Importe un mouvement plus qu'un but. D'apparence minime, la différence est capitale; par elle toute personne âgée a sa place à l'UTA - et toute personne à l'Université. Si les aléas des vies individuelles sont tels que chacun ne saurait atteindre un but fixé par une Académie, toute personne est par contre susceptible d'amorcer un processus, tel qu'envisagé dans le schéma ci-contre.

Nous avons longuement développé cette idée, aussi simple en tant que telle qu'indigeste pour certains. Idée à nos yeux essentielle, et que ne peut poser avec une telle acuité qu'un lieu culturel qui, dynamiquement, se cherche; remercions l'UTA de restaurer ce questionnement. Atteindre un but fait courir le risque de s'y figer, alors que se fixer un essor plutôt qu'un but développe la synonymie culture-mouvement. Truisme en fin de compte parfois perdu... Il n'y a là aucune dévaluation de la culture, tout au contraire. Il est tant à craindre, inversement, qu'une connaissance statique signe la mort de la culture, et révèle l'absence de culture... Certes, rechercher le mouvement pour le mouvement n'est pas en soi porteur de sens. L'institution statique n'est pas caduque d'être statique; elle l'est de devenir inapte à développer de l'adaptation car elle ne vise plus qu'à se reproduire, qu'à redire la même chose au fil des ans, c'est-à-dire à sanctifier le passé. S'il fallait vraiment définir la culture, ce n'est surtout pas par un

10 Cf. E. Langer, *L'esprit en éveil*, Interéditions, Paris, 1990.

Existe un quatrième âge, moins rose, que caractérise une dépendance physique. C'est pour l'amalgamer au troisième âge que celui-ci reçoit des réactions inconsidérées de rejet (peur de la mort, de la maladie et de la souffrance poussent à rejeter en bloc la vieillesse).



assujettissement au passé qu'on passerait, mais bien par les dynamismes du passé, par ce en quoi il fut susceptible d'inciter au mouvement[11]

3) Une culture à côté du discours économique dominant

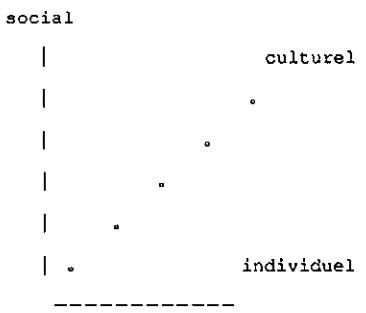
Bref, notre homme fut un peu empêcheur de tourner en rond pour ainsi penser à la vieillesse et à la culture. Il fut plus nettement subversif d'imaginer qu'un essor culturel pouvait être indépendant des discours ambiants, à peu près exclusivement modelés qu'ils sont de nos jours par le credo économique des sociétés riches. Comment un directeur d'UTA, en effet, échapperait-il à une telle interrogation, lui qui pousse à la réflexion des personnes qui ne produisent plus de richesses marchandes?

L'UTA de l'avenir ne sera pas paisible patronage où le vieillard isolé viendra, entre deux morceaux d'exposé, boire le thé en agréable compagnie. Elle choisira d'être un lieu de recherche ultime de sens dans/par la culture. Si de grosses différences dans les réactions individuelles proviennent des ancrages sociaux, reste que chacun est apte à se vivre dans une rencontre avec le monde extérieur hors de la seule loi économique. Car s'il n'est peut-être pas inutile de produire du vendable, il est existentiellement fondamental de sonder nos angoisses, de saisir leur articulation au social, de précisément les apaiser dans leur rencontre avec le social. Jean Ziegler pousse la personne âgée à «actualiser au maximum son désir surabondant de vie, différer l'angoisse de l'anéantissement, tromper le temps qui passe»[12]. Allons plus loin: plutôt que de différer ou tromper, vivons ce temps angoissant et voyons qu'une réponse apaisante vient justement de ce que le social, dans son mariage avec la personne, génère du sens.

---

[11] Dès qu'il y va de la notion de culture, sciences humaines et sociales dans leur ensemble sont conviées à apporter leur aide. On ne saurait donc trancher en quelques lignes. Nous avons essayé d'aller un peu plus loin in R. Jeanneret & P. Marc, *op. cit.*, pp. 10-23, notamment en mettant H. Arendt à contribution.

[12] Jean Ziegler, *Les vivants et la mort*, Seuil, Paris, 1976, p. 298.



Ce dernier ne réside pas dans la personne ou dans le social mais dans la rencontre entre eux. Qui en douterait encore ? N'existent pas une personne et un monde extérieur étrangers l'un à l'autre mais, simplement, la possibilité d'une rencontre. Que le monde soit trop envahissant ou que la personne soit excessivement tournée sur elle-même, et la construction échoue. Qu'au contraire l'une et l'autre s'interpénètrent, et s'amorce cette alchimie par laquelle les deux parties génèrent une transcendance: la culture, précisément. En tant que tels l'homme pas plus que le social n'existent; alors qu'ils créent l'infini dans leur rencontre.

Un petit schéma qui ne peut qu'inciter à penser; tout un programme. Qui n'exclut pas de prendre le thé.

Merci, René, de m'avoir fait bénéficier de certaine expérience, de certaine chaleur, de certaine sérénité. Et bon vent dans le loisir et la richesse d'un peu plus de vigilante solitude. Qui n'a bien entendu rien à voir avec l'isolement.